

*Libération, 22 février 2003*

## **La semaine de Paule Constant, 15-21 février 2003**

### **Samedi**

Manifestations. Le 15 février, les gens manifestaient contre la guerre, aujourd'hui ils manifestent contre l'Amérique. Des gens vêtus américain, mangeant et buvant américain, regardant le cinéma d'Hollywood, des gens dont les chefs d'Etat sont allés à tour de rôle, il n'y a pas si longtemps, se faire introniser par Bush, d'une claque dans le dos, comme meilleurs amis de l'Amérique, découvrent soudain qu'ils ne sont pas américains, qu'il n'ont rien à voir avec l'Amérique. Chacun a rêvé son Amérique et ne supporte pas de la voir en face. Détester l'Amérique, c'est se détester. Comment divorcer d'une partie de soi-même ? « Mais pourquoi l'Amérique ? », m'a-t-on souvent demandé, s'étonnant peut-être qu'un écrivain français installe là-bas les intrigues de ses romans. L'Amérique, pour tout ce qu'elle a de contradictoire et de romanesque. La liberté des femmes et la guerre des sexes, le matérialisme et la religiosité sectaire, la nature sauvage et son exploitation débridée, la loi et la corruption, l'expansionnisme et le repli sur soi. « Tout le monde n'aime donc pas les Américains ? » me demande un petit californien de dix ans devant des tags hostiles à l'Amérique. Et mes étudiants virginienais trouvent injuste l'anti-américanisme qui reflue sur eux. Il va falloir vivre maintenant avec tout ce qui est américain en nous.

### **Dimanche**

S. Maugham raconte l'histoire de cet Anglais perdu dans une île de Malaisie, qui ne recevait son journal quotidien, le Times peut-être, que deux fois par an et qui s'obstinait à n'en lire qu'un numéro par jour, repassé de frais, dans l'ordre de la parution. Il était toujours en retard de six mois dans la connaissance de l'état du monde. Le monde ne s'en portait pas plus mal. La guerre contre l'Irak était certaine fin décembre, inévitable mi-janvier, imminente à la fin du même mois. La guerre n'attendrait pas le milieu de février, elle devait éclater avant le 28. Nous sommes dans la deuxième moitié de mars. La guerre n'est toujours pas là mais, on nous l'affirme, c'est maintenant une question de jours, voire d'heures. En tout cas, nous l'avons faite de toutes les façons, sur tous les médias possibles, et les journaux ont pris tellement d'avance que déjà ils organisent la paix. Par sa parenthèse de six mois, l'Anglais ne faisait qu'amortir l'avance des journalistes. Et si la catastrophe annoncée et secrètement espérée n'était pas déclenchée par la guerre et par des armes biologiques, mais de façon insidieuse et naturelle, par une nouvelle maladie infectieuse qui ne viendrait pas d'Irak mais de Chine ? Une fièvre du poulet, qui a déjà fait deux morts en Asie la semaine dernière, s'est transportée au Canada et se dissémine au gré des voyages aériens. Combien de morts à la fin de la semaine ? Virus fatal ou grippe banale ? Quant à la fièvre Ebola, elle se porte très bien dans son fief africain. Plus de cent victimes ces temps-ci. Elle ne demanderait qu'à raccompagner des touristes chez eux.

### **Lundi**

Dernières images de la paix.

Un journaliste embedding, formule guerrière du bed and breakfast, déguisé en soldat, une piqûre contre la variole dans le bras gauche, une piqûre contre le charbon dans le bras droit, rigolard et grimaçant face au cameraman français qui le fixe : « On va vous ramener Saddam place de la Concorde pour le guillotiner ! »

Des soldats américains en tenue camouflée, masque à gaz collé sur le visage jouent à un quelconque war game. Tout est prêt. Le sperme est congelé, la web came braquée en

permanence sur la famille, le mail saturé de congratulations. Ils attendent paisiblement et joyeusement la guerre comme un jeu grandeur nature au bout de la même console vidéo.

En plein désert, ultime précaution, des soldats se font baptiser. Le baptême religieux avant le baptême du feu. Ils s'applaudissent comme on s'encourage.

Condoleezza Rice, la conseillère à la sécurité nationale, au nom beau comme un sanglot de violoncelle, robe du soir et collier de perles, accoudée à un piano, très collège chic sur une photo digne de Vanity Fair. Elle a deux atouts pour incarner la paix, elle est femme, elle est noire. Elle prend position pour la guerre.

## **Mardi**

Bruxelles pour une émission de télévision. On enregistre le matin ce qui passera le soir, peut-être dans une semaine. Impression de décalage. On me demande d'être l'actrice d'une actualité différée. Je me sens très empruntée. Cette révérence à une image fabriquée que l'on aperçoit dans des écrans de contrôle mais que l'on ne contrôle pas justement, et dont on ne sait comment elle sera projetée, me donne un sentiment de perte. Rien n'est mieux finalement qu'un tête-à-tête à la radio en direct où tout ce qui n'est pas la parole s'abolit.

Un roman d'Almira raconte l'histoire d'un écrivain obèse qui ne sortait plus de chez lui et qui envoyait parader à sa place un merveilleux jeune homme. Ce messenger parlait très bien du livre qu'il n'avait pas écrit et concentrait sur lui tous les désirs de lecture. Longtemps, on fait coïncider en nous l'écrivain obèse et le jeune homme charmant. L'un vient au secours de l'autre. Et puis un jour, on se rend compte que les deux fonctions ont divorcé et qu'il ne reste plus que l'écrivain obèse de tous les livres qu'il a écrit et dont il n'a jamais su vraiment bien parler. Sur le plateau, cette impression m'obsède, d'autant plus que sous la belle lumière, les écrivains portent des histoires terribles : holocauste, retour des camps, peine de mort. Nous sommes conduits par les caméras, dans une sorte de surenchérinement dramatique, à relier nos livres au contexte de la guerre imminente. Nous voilà les témoins prophétiques et malheureux d'une actualité qui nous dépasse.

Images de la résistance.

Sur la crête d'une des voiles blanches de l'opéra de Sydney, un immense : NO WAR.

Un ministre danois, dont le pays vient d'entrer dans le clan des pro-guerre, est arrosé de peinture rouge.

Le Pape déclare que ceux qui déclencheront la guerre auront à en rendre compte devant l'Histoire et devant Dieu.

Je ne participerai pas à cette course contre la montre. Je n'attendrai pas la guerre, je ne la regarderai même pas. La télévision nous l'a déjà montrée de toutes les façons possibles, en actualités, films, documents.

## **Mercredi**

Le tribunal d'Aix-en-Provence est installé sur la place du marché. C'est à cet endroit que la dernière exécution a eu lieu, avant-guerre. Des témoins racontent que les fenêtres du voisinage s'étaient louées à prix d'or pour voir guillotiner le Landru local. Ils disent que corps décapité, mis en bière sur place, avait longtemps tremblé et cogné dans sa boîte. Dans la salle des Assises, le public des curieux ne se distingue pas des témoins et des jurés. Les deux co-accusés, un homme, une femme, pourraient être chacun d'entre eux. Et puis, sous l'autorité sereine du Président qui explique les règles de l'œuvre de justice, tout s'organise et s'ordonne. Les jurés montent à la tribune, les témoins quittent la salle. L'histoire s'éclaire, les personnages s'incarnent. Je suis venue assister au procès de Thérèse Raquin, une femme qui avec la complicité d'un amant organise le meurtre de son mari. Je me trouve en fin de compte dans l'histoire d'Un ami qui vous veut du bien. Un inquiétant voisin, interprétant les désirs conscients ou inconscients d'une femme abandonnée, la débarrasse de son époux volage en le

crevant comme un sanglier. Bref, tout un roman dont on retrouverait, entre deux audiences, chacun des personnages dans les couloirs. Une histoire qui serait devenue vraie et que l'on traverserait avec un curieux sentiment de réalité et de connivence. Des personnages en quête d'auteur.

### **Jeudi**

Le mobile du meurtre ? « La haine », dit le Procureur. La haine comme chez un personnage de Mauriac, catholique, sourde, bornée, qui contamine tous les gestes de la vie ? ou la haine comme dans un roman de Giono, vengeresse, cataclysmique, explosive ? Le mot est-il même ? Quand il le prononce, le Procureur entend à la fois Giono et Mauriac. Giono pour lui, Mauriac pour elle. Mais les accusés refusent la haine. Lui parce qu'il a tué sans haine justement, pour le seul amour de cette femme à qui il n'a jamais donné un baiser. Elle, parce qu'elle comprend à quel point ce mot peut aggraver son affaire et justifier une complicité. Elle hésite : non, pas haine, chagrin plutôt. Elle cherche : rancœur, blessure, douleur. Enfin, haine comme ça se dit maintenant dans l'expression : j'ai la haine, qui traîne dans les cours d'école. Haine, mot ordinaire qui ne tue plus.

### **Vendredi**

L'intime conviction est un éblouissement, une connaissance subtile qui vient du cœur, une sorte d'évidence que l'on a forgée en soi et que l'on projette sur l'autre comme on entre dans un personnage quand on écrit. L'innocence de cette femme, pour laquelle le Procureur réclame quinze ans de prison, est éclatante. Tout ce qui la condamne l'innocente : son silence sur le meurtre qu'elle feint d'apprendre et dont elle connaît l'horaire à la minute près, le meurtrier qu'elle ne dénonce pas, plus un faisceau de preuves dont elle se défend mal. Mon intime conviction n'est visiblement pas partagée par le public. Les femmes, en particulier, sont hostiles. Les journalistes, habitués des prétoires, sont goguenards. Je m'interroge sur l'intime conviction des jurés. Jugée par la salle, cette femme est coupable. Le sera-t-elle aussi du côté des jurés ? Nous avons tous eu droit aux mêmes rapports de police, aux mêmes explications, aux mêmes témoignages. L'intime conviction n'est-elle qu'un point de vue ? Elle est acquittée.

**Paule Constant**